

# L'Histoire des femmes au Japon

—Où est l'origine de la hiérarchisation sexuelle ?—

Naoko Tanasawa

## Introduction

Les recherches sur l'histoire de l'Asie, lorsqu'elles sont faites en France, auraient, consciemment ou non, une tendance de la mettre dans le cadre d'"une et seule temporalité mondiale" dans laquelle l'Occident est le plus en avance. Cette temporalité linéaire, accélérée à l'époque moderne par l'obsession de l'idée de progrès, exerçait selon Simone de Beauvoir une influence décisive sur le rapport de sexe dès l'aube de l'Histoire de l'humanité ; sans maternité, les hommes ont pu avancer dans le temps plus vite que les femmes (BEAUVOIR 1976,1:40,61,75,107,113)(1). D'où la dichotomie et son corollaire la hiérarchisation homme-femme, attribuant aux hommes la part de la culture, de l'esprit, de la raison... et aux femmes celle de la nature, du physique, de la sensibilité... Au commencement de l'Histoire, donc, était l'oppression des femmes.

Dans ce contexte conceptuel, on peut comprendre que la temporalité des histoires asiatiques paraît avoir un rythme plus lent par rapport à celle de l'Occident. En effet, sans le sens aigu du progrès on peut y observer une coexistence permanente présent-passé. Cela nous mène à supposer qu'en Asie il y aurait une autre modalité qui soit dominante : nous pensons particulièrement à celle de l'espace. Cette "spatialité"-là, néologisme à défaut d'un mot adéquat, devrait jouer un rôle auprès du temps en lui donnant un rythme peu pressant sinon "immuable"(2). Dans ces évolutions, la dichotomie homme-femme à l'occidentale apparaissait plus ou moins incertaine, ce qu'on verra d'ailleurs dans cet article. Néanmoins, cela ne veut pas dire qu'il n'y existait pas une hiérarchie sexuelle. Bien au contraire, elle paraissait, à l'époque prémoderne—du 16<sup>e</sup> i ok au 19<sup>e</sup> siècle— et moderne, plus sévère qu'en Occident.

Ainsi donc, ces questions sont posées : à quel moment et à quel niveau social commence la hiérarchisation de sexe? Avec quels changements politiques et sociaux se consolide-t-elle au cours de l'histoire? Enfin, de nos jours, quelles conséquences cette histoire exerce-t-elle sur les femmes dans leur vie quotidienne? Nous voulons les examiner à travers le cas du Japon, en nous appuyant sur des études très

récentes menées dans notre pays.

Notre analyse se déroulera autour des trois axes : d'abord l'articulation du rapport de sexe avec celui de génération, ensuite la manière de formation de la "famille"(3) à l'intérieur de la communauté, et finalement le processus d'une séparation stricte de la sphère publique d'avec la sphère privée. Tout cela entrera en jeu dans le changement de place des femmes au sein de notre société.

## I. Du 5e au 8e siècle

L'histoire du Japon contient de riches documents d'une première forme de matrilocité, au moins, jusqu'à la fin du 8e siècle. A cette époque, dans presque toutes les couches sociales, existait un mode de vie selon lequel mari et femme n'habitaient pas ensemble. Cela exprime le fait que chacun appartient, même après le mariage, à sa communauté d'origine. Le mari fait des allers-retours entre le logement de sa femme et le sien. Les études sur cette époque nous disent qu'on trouve difficilement des cas contraires(4). Les enfants, eux, restent chez leur mère. C'est donc l'ancienne forme matrilocale.

Comme la vie des femmes et de leurs enfants était assurée par leur communauté, divorce et remariage étaient fréquents. Il n'y avait d'ailleurs aucun code écrit sur le mariage. S'il se faisait au sein d'une toute petite communauté, il arrivait aussi qu'il soit conclu entre deux communautés de diuses tailles. En tout cas, ce système d'habitation séparée montre qu'à cette époque le lien de génération, géré principalement par les femmes, l'emporte sur le lien homme-femme, ce qui fait de la femme, non la compagne du mari, mais une personne relativement indépendante de celui-là. Il est donc impossible d'affirmer qu'ils formaient un "couple" comme unité de vie ; à plus forte raison, le développement de la famille comme unité de vie s'aperçoit très peu au moins dans les couches populaires ; on appelait, même sans lien de sang, tous les villageois adultes "*oya*", c'est-à-dire, "parents" hommes-femmes non différenciés. Ces "*oya*" veulent s'aider entre eux et protéger tous les petits pour la survivance de leur communauté.

Mais dans les couches dominantes, on voit, déjà aux 4e et 5e siècles, le développement de la notion de lignée ; chaque nom est octroyé par l'empereur dont la lignée est, elle aussi, en pleine formation. On peut supposer qu'il voulait donc par cet acte se distinguer et s'affirmer comme étant de lignée supérieure aux autres. La transmission de nom des lignées se faisait par patrilinéarité et matrilinearité, les deux parallèlement. Avec ces lignées naissantes commence à se former la notion de "maison" comme unité de production et de gestion des biens qui domine un certain territoire composé de plusieurs communautés.

Nous pouvons constater par ces systèmes matrilocaux et bi-linéaires généralisés que, jusqu'à la fin du 8e siècle au moins, l'avènement du patriarcat au sens strict du terme (soit, entre autres, patrilinéaire et patrilocal exclusifs) n'avait pas eu lieu au Japon. Les historiennes spécialisées en cette matière sont

unanimes sur ce point.

Ainsi les femmes pouvaient-elles partager les pouvoirs politiques à la fois au niveau central et communal.

Un exemple : du 6<sup>e</sup> au 8<sup>e</sup> siècle, à la différence de la Chine ou de la Corée de l'époque, huit règnes impériaux sur dix-sept ont été féminins, au total 92 ans sur une période de 200 ans, soit à peu près la moitié du temps. Les candidats au trône sont recommandés "sans distinction de sexe", expression employée par un chercheur spécialisé en système impérial de l'ancien temps<sup>(5)(6)</sup>. La capacité à gouverner et l'appartenance à la lignée impériale sont les qualités essentielles pour succéder à la couronne. Cependant une condition supplémentaire est nécessaire pour les femmes : elles doivent être veuves ou célibataires. S'il est habituel chez les empereurs masculins de l'époque ancienne d'avoir plusieurs épouses, cela ne signifie pas que celles-ci soient soumises à l'autorité de leur mari. D'ailleurs, ils n'habitent pas ensemble : chacune a sa propre "maison" comme logement et comme unité de production et de gestion des biens. Et l'épouse officielle partage le pouvoir politique avec l'empereur. Ce mode de partage homme-femme des pouvoirs est érigé en système non seulement au sein du régime impérial mais surtout lors des élections d'un chef de communauté ou de l'union des communautés. Ces femmes-empereurs ou ces chefs de (l'union des) communautés avaient l'habitude de s'armer en tenue de combat et de se battre comme les hommes pour le compte de leur peuple.

Un autre exemple : c'est au cours du 7<sup>e</sup> siècle que le bouddhisme prend son essor au Japon. On édifie alors des temples provinciaux dans une soixantaine de "diocèses" à travers le pays. Ils sont toujours associés à la construction d'un autre temple pour bonzesses. Quant au shintoïsme, religion autochtone du Japon, la divinité solaire Amaterasu— déesse par excellence mais à la fois dieu, les deux sexes non différenciés—devient à la fin du 7<sup>e</sup> siècle la déité suprême du panthéon. Tous les dieux, locaux ou non, ont leurs sanctuaires hiérarchisés en fonction de celui d'Amaterasu à Ise. Les officiants villageois pour les fêtes religieuses sont choisis sans distinction de sexe. Après la cérémonie tous les villageois, hommes ou femmes, discutent des problèmes locaux. Ces fêtes sont donc une belle occasion de déploiement des pouvoirs politiques communaux.

On peut donc résumer, en ces trois points, comment les femmes vivent dans une civilisation où est dominante la "spatialité" apparue comme l'ancienne forme de matrilocalité. Premier point : Plus que le rapport de sexe, celui de génération, assuré par les femmes, semble être d'une importance primordiale, Deuxième point : C'est pourquoi la dichotomie sexuelle est incertaine et, ce qui en résulte, la formation d'un couple conjugal n'apparaît pas nécessaire. Troisième point : la solidarité( ou la contrainte ) de la communauté ne favorise pas, surtout dans les couches populaires, le développement de la famille comme unité de vie.

Tout cela apporte aux femmes des avantages d'exercer des pouvoirs politiques. Ainsi pourrait-on presque dire que la place des femmes dans la communauté était égale à celle des hommes.

Mais, même dans ces conditions, on observe quelque germe de hiérarchisation homme-femme. Il est visible surtout au niveau central et dans les couches supérieures. Par exemple, la lignée impériale du 8e siècle en pleine consolidation n'est pas (plus?) celle des femmes. Par leurs pouvoirs politiques exercés, les femmes-empereurs gardent et transmettent aux successeurs leur propre sang mais patrilinéaire. On ne sait pas, dans nos études actuelles, s'il existait dans un plus ancien Japon une matrilinearité exclusive. On pourrait donc confirmer qu'une des premières formes de hiérarchisation sexuelle commence avec la lignée impériale.

## II. Du 9e au 18e siècle

La prééminence masculine commence à s'observer dès le 9e siècle. A quelques exceptions près, un cas au 17e et l'autre au 18e siècle, les femmes ne deviennent plus empereurs à partir de la fin du 8e siècle. La tendance de leur exclusion de la sphère politique apparaît progressivement. La germination de l'hégémonie masculine prend forme à partir du moment où les époux habitent ensemble. Une évolution fort lente aboutira à la fin à un patriarcat rigoureux pour les femmes. Cela se produit d'abord dans les couches dominantes. La hiérarchisation sexuelle s'accélère avec ces trois étapes :

Premièrement, l'arrivée au pouvoir politique de la classe guerrière en 1192. La naissance de cette classe remonte au 9e siècle. Au cours des siècles, ces militaires-paysans sont devenus nombreux, suffisants pour former une classe. Et ils finissent par chasser officiellement les femmes de la sphère politique.

Deuxièmement, l'avènement du patriarcat (patrilinéaire et patrilocal), vulgarisé du 14e au 15e siècle dans presque toutes les classes sociales. Le modèle de ce patriarcat est celui de la classe guerrière : non seulement mari et femme mais aussi les grands parents du côté de mari habitent sous le même toit. C'est la famille patriarcale de cohabitation de trois générations où la bru doit obéir à tous les membres adultes, au moins jusqu'à ce que son mari succède au patrimoine de son père.

Troisièmement, la séparation de plus en plus stricte de la sphère publique d'avec la sphère privée à partir du 17e siècle. Elle est accompagnée de la division du public/masculin et du privé/féminin. Le résultat : les femmes sont enfermées progressivement dans leur maison.

Néanmoins, ce qui caractérise notre histoire, nous l'avons déjà signalé, c'est la lenteur de son évolution. Par exemple, l'habitation séparée mari-femme continuera tout au cours de l'époque Heian (de 794 à 1192) et survivra un peu partout au moins au 15e siècle(7). Ainsi la généralisation de l'hégémonie masculine se fait-elle en l'espace de... 1000 ans ! Comme si dans l'histoire du Japon existait une "zone amortissante", qui absorbe toutes les contradictions, voire toutes les dialectiques dichotomiques, et qui

empêche une et seule évolution linéaire. Dans cette zone se situe, donc, la coexistence des systèmes anciens et nouveaux sous une expression accommodée ou régularisée aux évolutions. On pourrait en donner trois exemples.

Le premier exemple : une nouvelle forme matrilocale, apparue dès le 9<sup>e</sup> siècle dans l'aristocratie de la cour impériale ; elle se répand progressivement jusqu'aux couches moyennes dans pratiquement tout le territoire du Japon de l'époque. C'est le cas du mari qui séjourne un certain temps chez sa femme. On pourrait dire que c'est une forme transitoire entre l'habitation séparée et la pure et simple patrilocalité. Cette forme a survécu jusqu'aux 14<sup>e</sup>-15<sup>e</sup> siècles et même après. L'évolution matrilocale a pour conséquence d'abaisser considérablement la position des femmes dans la société : en effet elles perdent le statut de représentante de leur communauté et de leur lignée au profit de leur père qui sera bientôt potentiellement en concurrence avec le père de leur mari. Par cette nouvelle matrilocalité, quelque signe de la notion de famille se fait sentir ; les femmes symboliseront alors tout simplement l'alliance entre deux familles naissantes (8).

Le deuxième exemple : la coexistence des deux capitales, du 12<sup>e</sup> au 14<sup>e</sup> et du 17<sup>e</sup> au 19<sup>e</sup> siècle, soit au total une durée de plus de 400 ans. En effet, le chef de la classe guerrière ne pensait aucunement à détruire la cour impériale de Kyoto ; aussi a-t-il pris soin de respecter le pouvoir politique de cette dernière comme auparavant. Il a instauré le shogounat, son propre gouvernement et sa propre capitale (à Kamakura puis à Edo, ancien nom de Tokyo). Dès lors, le Japon avait deux sièges politiques centraux : l'un appartenant à l'empereur et à l'aristocratie de la cour dont le pouvoir est peu à peu affaibli ; l'autre au shogun, général de l'empereur au sens littéral, qui acquiert avec le temps un renforcement de son pouvoir enfin incontesté.

Le troisième exemple : l'espace public installé au sein de l'espace privé. C'est avec l'instauration progressive du 14<sup>e</sup> au 16<sup>e</sup> siècle de la patrilocalité, accompagnée de la division du public/masculin et du privé/féminin. Prenons un cas : dans les résidences des puissantes familles de guerrier, l'espace public réside dans leur maison : la salle de réception appelée "*zashiki*" se distingue d'avec la salle de séjour et des chambres à coucher. L'époux, devenu chef de famille, règne sur le "*zashiki*" tandis que l'épouse dispose du reste. Lorsque le mari est absent, la femme peut recevoir des visiteurs dans le "*zashiki*" pour intervenir dans les affaires politiques. Et ceci au moins jusqu'au 16<sup>e</sup> siècle. A partir du 17<sup>e</sup> siècle, elle devra céder son droit de remplaçante à son fils aîné ou au vassal principal.

Une évolution tout en douceur de 1000 ans aboutit en fin de compte à un changement radical et sévère pour les femmes : de leur exercice du pouvoir politique à la privation de celui-ci, elles s'enferment peu à peu dans la sphère privée. Au fur et à mesure que les femmes perdent leurs prérogatives officielles, l'idée d'une instrumentalisation reproductrice des femmes se développe du 17<sup>e</sup> au 19<sup>e</sup> siècle, comme le suggèrent

ces proverbes : “Même avant sa naissance et après sa mort, la femme ne possède pas sa propre maison” ou encore “On prête le ventre des femmes”. Ils nous semblent illustrer la propagation quelque peu manipulée du système patriarcal jusqu’à la classe populaire.

Qu’est-ce qui reste alors aux femmes jusqu’au 19<sup>e</sup> siècle et même après? La survivance de l’époque ancienne a-t-elle entièrement disparue ? Non, pas tout à fait. Pour ne citer ici que deux exemples :

1. Les femmes continuent à avoir le droit officiel puis officieux à exercer des pouvoirs politiques centraux, cette fois à titre de mère. Ainsi le rapport de génération dirigé par les femmes subsiste après l’exclusion des épouses de la sphère politique. Contrairement au père-empereur abdicé qui n’a plus de droit d’entrée dans le palais impérial, la mère surnommée “mère du pays” continue de vivre avec le jeune successeur. Elle intervient souvent dans les affaires politiques jusqu’au moins au 11<sup>e</sup> siècle. Elle sera présente en dernier ressort jusqu’au 19<sup>e</sup> siècle sous forme de “puissance de la mère”, et ceci non seulement dans la sphère privée mais surtout en coulisse dans la sphère politique.

2. Les maisons des gens modestes n’ont pas jusqu’au 19<sup>e</sup> siècle la séparation spatiale public-privé. Le mari s’assoit à côté de sa femme dans une pièce munie d’un foyer. Même jusqu’en 1940, on retrouve un peu partout cette disposition dans les demeures japonaises. La place de l’épouse autour du foyer est désignée par le terme d’*enushi-za*”(place du maître des lieux), tandis que celle du mari est appelée *yoko-za*”(place adjacente). Alors qu’officiellement parlant, le mari est le chef de famille et propriétaire de tous les biens familiaux surtout à partir du 17<sup>e</sup>-18<sup>e</sup> siècle ; le nom donné aux places reflète bien la distribution des pouvoirs réels attribués à chacun au sein de la famille dans la classe populaire.

### III. Du 19<sup>e</sup> siècle jusqu’à nos jours

En 1868 à la suite de la rétrocession du pouvoir par le shogun à l’empereur, le gouvernement de Meiji essaie de définir rôle et image d’empereur et d’impératrice en vue de servir d’un modèle de couple pour les japonais moyens. Pour la première fois dans notre histoire, l’impératrice en costume européen est apparue en carrosse devant le public ; elle est restée à côté de l’empereur tout au long de la cérémonie de la proclamation en 1889 de la Constitution de l’Empire du Grand Japon. C’était une démonstration, à destination des pays européens, que le statut des femmes est maintenant égal à celui des hommes, preuve d’une nation civilisée. Le Japon s’occidentalise et se modernise pour échapper au risque d’une colonisation par les puissances occidentales.

Cependant, les femmes ne peuvent pas prendre part à la vie politique. De surcroît, instauré en 1898, le droit civil de Meiji, inspiré en partie par le code Napoléon, octroie aux hommes toutes les prérogatives. Ladite “modernité occidentale” crée ainsi un écart immense entre image et réalité. La vie moderne enlève aux

femmes certains pouvoirs réels, détenus jusqu'alors.

Au cours de la militarisation de plus en plus intensifiée dans la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle, le gouvernement commence à remplacer l'image de l'impératrice en costume européen par celle d'*Oya-Amaterasu*. C'était pour mobiliser le peuple et le mener jusqu'à la victoire dans la deuxième guerre mondiale. Cette divinité solaire, dont le sexe était controversé pendant la période du patriarcat rigoureux au 18<sup>e</sup> siècle, est redevenue Mère-Père non différenciée, symbole de la Grande Nation-Famille. L'autorité est calquée sur le rapport *oya*-enfant incarné en celui d'Amaterasu avec l'empereur. Celui-ci est aussi en quelque sorte identifié au Père-Mère qui protège par son "amour rayonnant" ses sujets comme ses "bébés" (*sekishi*). On sait comment le militarisme totalitaire a utilisé en sa faveur l'image de la Mère. C'était d'ailleurs d'autant plus facile pour le Japon en vertu du rôle d'Amaterasu et de l'importance du rapport intergénérationnel dans son histoire.

Depuis la défaite et la reddition sans conditions en 1945, le Japon est devenu un pays démocratique, surtout avec sa Constitution promulguée en 1946 qui affirme clairement l'égalité de sexe. Nous avons connu à peu près comme en France "les Trente Glorieuses" jusqu'en 1975. Durant la dernière décennie de la forte croissance économique, le gouvernement japonais a injecté des fonds colossaux pour aider les entreprises, tout en limitant à un niveau minimal les dépenses sociales. Le résultat : la responsabilité quasi entière de prise en charge des enfants et des personnes âgées dépendantes est attribuée non à l'Etat mais à chaque foyer, c'est-à-dire, aux femmes.

Cela correspond à la politique gouvernementale imposant au peuple un modèle mari-femme qui conviendra à cette structure économique à la japonaise. Il consiste en ceci : à l'homme, que les femmes surnomment ironiquement "le soldat industriel" ou "l'abeille ouvrière" revient le développement capitaliste, et à la femme, ce qui est inconcevable en France, "la femme au foyer diplômée de l'enseignement supérieur" (*kogakureki sengyo shufu*) revient la prise en charge de tout le reste. Pour cela, elle possèdera un pouvoir réel qui devrait être, si c'était le cas en Occident, soit accordé au mari, soit partagé avec lui. La femme apparaîtra alors, selon la formule gouvernementale, comme "propriétaire et PDG du foyer-entreprise" (9).

En fait, l'origine de ce modèle remonte aux années 1920. Connaissant les brillantes activités des femmes occidentales pendant la première guerre mondiale, les intellectuels japonais, responsables de l'éducation supérieure pour les jeunes filles, les encourageaient avec un slogan distribuant plus ou moins inconsciemment les rôles sexuels juste contraires à la pensée occidentale : "les hommes, détenteurs de la civilisation matérielle ; les femmes, détentrices de la civilisation spirituelle et morale". On perçoit ici un écho assez fidèle en cette distribution de rôles au foyer : d'"*enushi-za*" aux femmes et d'"*yoko-za*" aux hommes

lors de l'époque prémoderne.

Quelle en est la réaction des femmes de nos jours? Toutes les statistiques récentes montrent qu'elles ne désirent plus rester tout le temps au foyer. Elles ne se contentent plus seulement de leur position de "propriétaire-PDG" du foyer et de leur "puissance de mère". Elles aspirent à se réaliser aussi dans des activités professionnelles leur permettant de gagner leur vie.

Quels sont donc les obstacles majeurs pour les femmes qui espèrent vivre à part entière dans la société contemporaine? Malgré un léger infléchissement du gouvernement,—la réalisation de l'assurance de prise en charge des personnes âgées en 1997 ou le vote en 1999 de la loi sur "la participation conjointe des hommes et des femmes dans la société" etc.—, sa politique ne change pas quant au fond. Aucune mesure efficace en matière d'assistance aux mères-travailleuses dans la société. Pas de loi pour la parité aux législatives; pas d'égalité réelle des salaires dans le monde du travail. Plus grave encore, il n'existe aucune parité "domestique" non seulement pour les tâches ménagères mais surtout pour la prise en charge des enfants et des personnes âgées dépendantes.

Quelle est la conséquence la plus directe de cette carence du gouvernement pour les femmes? Cela nous semble se manifester dans la baisse du taux de natalité, déjà amorcée depuis environ 20 ans. En 2005 les médias annoncent le "choc 1.25", c'est-à-dire, une femme a en moyenne 1.25 enfant pour toute sa vie. En 2006 la population commence à diminuer : il en résulte l'accélération de son vieillissement, l'espérance de vie au Japon étant la plus élevée du monde, tant pour les femmes que pour les hommes.

Toute cette attitude du pouvoir en place et toute cette négligence dans notre climat moral, incapables de répondre à l'aspiration des femmes, proviennent, pour une large partie, des moeurs ayant émergé dans les périodes prémoderne et moderne, à la suite de la division stricte entre public/masculin et privé/féminin. Et, côté femmes, malgré leur souhait de participer aux activités professionnelles, il sera difficile d'aboutir à un changement fondamental, d'autant plus qu'elles seules peuvent avoir dans la famille non seulement un réel pouvoir, financier et éducatif, mais surtout, à condition qu'elles ne divorcent pas, un espace de loisirs appréciables pendant l'absence de leur "abeille ouvrière" ; elles peuvent utiliser ces loisirs aux activités culturelles (voyages entre elles etc.), sociales, et civiques.

En tout cas, pour changer la situation des femmes dans son ensemble, il faudrait transformer toute la structure économique basée sur la division public/masculin et privé/féminin. L'obstacle le plus grand est donc la structure économique elle-même. Sa transformation en faveur de l'activité professionnelle des femmes sera un enjeu de grande envergure pour le Japon. Manifestement, elle prendra encore pas mal de temps.



## Conclusion

Dans l'histoire du Japon, l'introduction de changements cruciaux dans les systèmes politiques et sociaux, venus le plus souvent de la classe dominante, ne détruisent pas les anciens modes de fonctionnement qui trouvaient encore longtemps leur place dans la société. L'intégration des perdants dans la société, plutôt que leur exclusion totale, telle est à notre sens une des caractéristiques bien marquantes de notre histoire.

Si on examine l'origine de nos arts très appréciés de nos jours, tels que le jardin zen, le nô, le kabuki etc., on s'aperçoit que les créateurs venaient, dans la plupart des cas, du bas-fond de la société. Les femmes et les artistes, considérés à l'époque ancienne comme proches du sacré, trouvent leur expression dans le domaine de la culture après la dégradation de leur position dans la société.

Ainsi, par exemple, le kabuki a été créé au début de l'époque prémoderne( fin 16e siècle ) par une femme d'origine louche ; elle est venue à Kyoto, installant au début une cabane de spectacle dans une petite île du fleuve Kamo, habitée par les bas-fonds de la société. Grâce à ses rôles en femmes de différentes classes et surtout en hommes déguisés, la popularité du spectacle est devenue grande, à tel point les dames du shogounat venaient le voir en cachette. Mais, après sa mort, ce spectacle sera approprié par les hommes. Et, avec le temps, la transmission du kabuki sera monopolisée de père en fils par des lignées progressivement renommées dans ce domaine. Encore, de nos jours, puisque les acteurs se déguisent en femmes, ces dernières ne peuvent jouer sur scène. Malgré cela (ou pour cela même), la plupart des spectateurs du kabuki sont des femmes au foyer hautement cultivées.

Reste à vérifier dans quelle mesure l'histoire japonaise que nous venons d'esquisser contient des éléments non de l'Asie mais de la zone pacifique. Car le Japon se situe à l'extrémité de l'"Extrême Orient".

### Notes :

1. En se demandant "comment la hiérarchie des sexes s'est établie"(BEAUVOIR 1976 ; I:107), Beauvoir constate que la femme est enfermée, par la maternité et par les travaux domestiques, "dans la répétition et dans l'immanence"(op.cit. ; I:110), alors que l'activité de l'homme "n'est pas de se répéter dans le temps"(op.cit. ; I:113). "C'est de régner sur l'instant et de forger l'avenir"(op.cit. ; I:113). Ainsi, "ce sont des hommes désireux de maintenir les prérogatives masculines qui ont inventé cette division"(op.cit.; I:112). Cité par TANASAWA 2002.
2. Beauvoir ajoute une note au début de son analyse de l'"Histoire" : "Nous examinerons cette évolution en Occident. L'histoire de l'Orient, aux Indes, en Chine a été en effet celle d'un long et immuable esclavage". Et elle en conclut : "Du Moyen Age à nos jours nous centrerons cette étude sur la France dont le cas est typique"(op.cit. ; I,133). En tout cas,

Beauvoir ne fait aucune mention sur l'histoire du Japon dans *Le Deuxième Sexe*.

3. Nous voulons penser, du moins dans cet article, que la notion de "famille" se forme à partir du moment où mari et femme vivent ensemble sous le même toit.
4. Cf. entre autres, YOSHIE 2007.
5. Toshio Araki, "Les pouvoirs politiques et les femmes à l'époque ancienne" dans TANASAWA 2007 : 93-109.
6. La langue japonaise qu'on utilise depuis l'ancien temps jusqu'à nos jours n'a pas de genre; il n'y a aucun article pour préciser, soit le genre, soit le nombre. Ledit "oya" =parent(s) désigne homme(s)-femme(s) non différencié(s).
7. Même encore jusqu'à la moitié du 20e siècle, on observe les pratiques anciennes dans les villages isolés. Le cas le plus célèbre étant celui de Shirakawago dans les montagnes au centre du Japon. Les époux habitent quelquefois de côté de la femme ou y pratiquent même l'habitation séparée. A notre connaissance, il s'agit, non pas d'un système répandu, mais d'un choix tacite selon l'exigence de survivance d'un village entier.
8. Grâce à ce mode matrilocal persisté, les femmes disposent du droit d'héritage après l'arrivée au pouvoir de la classe guerrière. Originaire du Portugal, le père missionnaire Luis Frois, qui est venu au 16e siècle au Japon et y est décédé, rapporte notamment avec stupéfaction : "En Europe, les biens sont mis en commun entre les époux ; au Japon chacun garde le sien, et parfois la femme prête et devient l'usurière de son propre mari" (TANASAWA 2007:124).
9. Satoko Nakajima, "L'avenir des femmes au foyer diplômées de l'enseignement supérieur" dans TANASAWA 2007 : 218-253.

#### Références bibliographiques :

1. BEAUVOIR Simone de 1976, *Le Deuxième Sexe*, I et II, Paris, Gallimard éd. originale 1949.
2. TANASAWA Naoko 2002, "Les rapports sociaux de génération : une nouvelle conception ?", in DELPHY Christine et CHAPERON Sylvie (sld), *Le Cinquantième du Deuxième Sexe*, Nouvelles Questions féministes, Paris, Syllepse, pp.254-258.
3. TANASAWA Naoko 2004, "Conceptualiser les rapports sociaux de génération : quelle place pour la mère? ", in BIHR Alain et TANASAWA Naoko (coordonné par), *Les rapports intergénérationnels en France et au Japon, Etude comparative internationale*, Paris, L'Harmattan, pp.37-58.
4. TANASAWA Naoko 2005, "Histoire des Japonaises", in *Keizai Ronshu*, vol.30, no.2, Tokyo, Université Toyo, pp.133-139.
5. TANASAWA Naoko et NAKAJIMA Satoko (sld) 2007, *Histoire des femmes au Japon : Une approche française* (en japonais), Tokyo, Shinyosha.
6. YOSHIE Akiko 2007, *Essai sur l'histoire des femmes à l'époque ancienne au Japon*, Tokyo, Ed. Yoshikawa Kobunkan,

(en japonais).